Document généré le 12 oct. 2024 04:27

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Marc-Alain Wolf, Véronique Bossé, Maude Poissant

Sébastien Lavoie

Numéro 157, printemps 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73535ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2015). Compte rendu de [Marc-Alain Wolf, Véronique Bossé, Maude Poissant]. *Lettres québécoises*, (157), 38–39.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

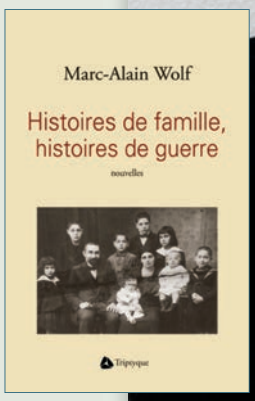
par SÉBASTIEN LAVOIE

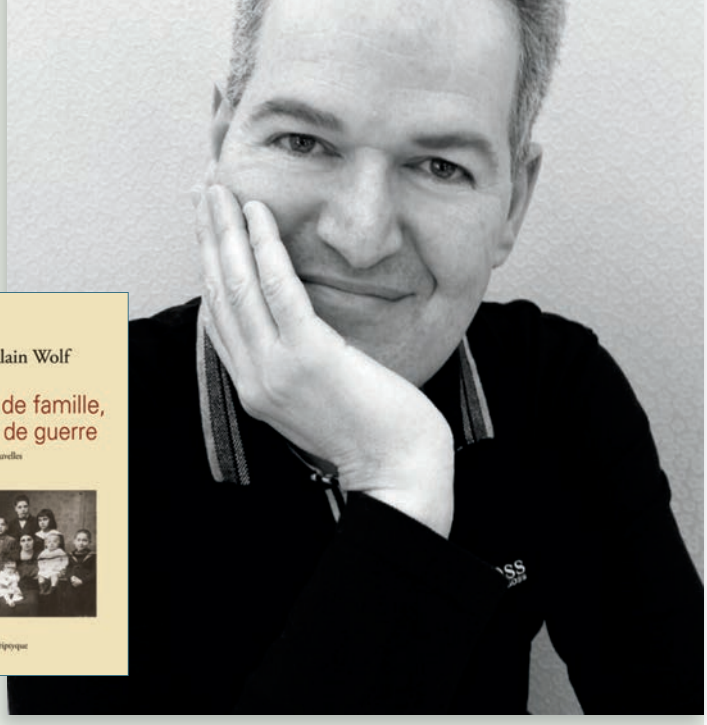
☆☆☆ ½

MARC-ALAIN WOLF
Histoires de famille, histoires de guerre
Montréal, Triptyque, 2014, 146 p., 20 $.

Histoires de survivance

On a entendu parler jusqu'à plus soif du drame de l'Holocauste et de toutes les horreurs que celui-ci a engendrées, au point que l'on a oublié que ces Juifs traqués n'ont pas tous fini dans des fosses communes. Une impression que viennent corriger en partie ces histoires.





MARC-ALAIN WOLF

Marc-Alain Wolf, en plus d'avoir publié trois romans chez Triptyque, est aussi l'auteur de plusieurs essais, dont *Le Québec sur le divan*. Il nous présente ici treize récits de familles juives sans doute liées entre elles (mais l'auteur reste vague sur le sujet), qui ont survécu pour la plupart à l'Holocauste. On s'étonne d'abord que la plupart des nouvelles soient des récits de survie. C'est contre-intuitif. Puis, on réalise que, pour pouvoir parler d'un tel cataclysme de l'intérieur, il faut bien évidemment y avoir survécu.

Ce qui frappe, quand on parcourt les différentes histoires, c'est un étrange climat de sérénité qui se dégage de la plupart des récits. Pensons à « Daniel le bienheureux », l'histoire de la rencontre entre un soldat français et un Allemand francophile dans un camp militaire où le premier (et plusieurs compatriotes) a été fait prisonnier lors de la guerre de 1939-1945. L'Allemand refuse de jouer le père Fouettard, se lie d'amitié avec son surveillant et il le sauvera à la fin de la guerre quand un officier nazi fera irruption dans le camp et découvrira des « Juifs bien traités, convenablement nourris depuis des années, au milieu de l'Allemagne en guerre ! » (p. 23).

La première histoire du recueil fleure la rédemption et la revanche de l'histoire. « Léah Pfeiffer » narre en effet l'histoire d'une Juive orthodoxe rescapée des camps qui a vu la plupart des enfants de sa communauté — près de deux mille, au total — mourir dans la fureur nazie. Après la guerre, elle s'installe à Brooklyn et rencontre un orphelin qui se met à lui faire des enfants qui, eux-mêmes, se reproduisent. À sa mort, elle est arrière-arrière-grand-mère et sa lignée compte… près de deux mille personnes.

Bien sûr, tout n'est pas rose. Le lecteur est aussi appelé à suivre des destins comme celui d'Irène Némirovsky, morte en 1942 dans les camps et seule lauréate du Goncourt à titre posthume (1982). Dans le récit, elle n'est nommée que Irène N., ce qui laisse au lecteur une impression de texte vaguement suranné — à l'instar de la prose de l'auteur, vaguement scolaire et assurément sans éclat. L'auteur a une affection marquée pour la gradation, affection qui s'apparente à une affectation et qui a fini par me déranger : « Ce sont ces mots qu'il entend maintenant, qui le pénètrent, le traversent. » (p. 66) Ou encore : « La menace était palpable, immédiate, permanente. » (p. 80) pour ne donner que ces deux exemples.

L'homme fasciné que je suis depuis toujours par la Seconde Guerre mondiale en général et les camps de concentration en particulier a trouvé dans ces pages quelque chose de différent de tout ce qui s'est dit sur le sujet depuis soixante-dix ans : des récits de survivance sans aucune trace d'apitoiement. Réjouissons-nous donc de ce petit tour de force accompli ici par M. Wolf.

☆☆☆

VÉRONIQUE BOSSÉ
Vestiges
Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2014, 182 p., 24 $.

Traces bigarrées

> *La densité de leurs traces les place devant le dilemme de l'existence bien avant le grand âge. Ils voient bien qu'ils ont salopé leur vie, leur corps trahit leurs excès ou leurs privations, la brisure en accéléré, à tel point qu'il leur insupporte de se regarder, de n'être que fatigue et abattement dans la cruauté du miroir* […]. (p. 164)

« Territoire » est le récit d'une relation malsaine entre une bibliothécaire effacée et un homme travaillant dans le domaine de la publicité. Il est vaniteux, froid, hautain et il manipule sa maîtresse avec une grande perversité. C'est un mâle alpha, elle est « un B » : elle le sait et ne lui demande rien, sauf une fois :

Je lui ai parlé très fort, raconte-t-il. Je lui ai fait peur. Elle a vu qu'elle ne m'entraînerait pas dans ses divagations d'adolescente en mal d'attention, […] *que seules m'émouvaient les larmes de sa jouissance, dans lesquelles je me mirais à loisir, qui me renvoyaient le reflet chatoyant de ma virilité.* (p. 34)

Malgré ses dires, le protagoniste cherche à s'approprier cœur et âme la bibliothécaire, mais il doit s'avouer vaincu devant la passivité de la dame. N'entrons pas dans le détail mais soulignons que, sans surprise, le drame culmine dans un épisode de sadisme. Sans surprise parce que le récit chatouille les mêmes aires de notre cerveau que le puissant *Lunes de fiel*, sans atteindre la même maîtrise (mais tout de même). C'est la meilleure nouvelle du recueil.

Sur tous les tons

Ça m'embête toujours de donner raison à l'éditeur, mais celui-ci voit juste lorsqu'il affirme, en quatrième de couverture, que la préoccupation

qui unit les protagonistes de ces onze nouvelles est celle d'une trace. Trace à oblitérer, à laisser ou à jauger.

L'écriture de Véronique Bossé est caméléon ; on ne la reconnaît pas d'une histoire à l'autre. Dans « Archives », les paragraphes sont longs, les phrases à l'avenant, qui deviennent parfois verbeuses :

J'ai devant moi huit heures d'abrutissement rémunéré dans un déguisement de madame, d'asservissement pénible mais encore tolérable, l'individualité séquestrée dans les contentions de mes chaussures bon marché et de mon bas-culotte de secrétaire. (p. 45)

Alors que dans « Legs », par exemple, on est dans un cas de figure tout à l'opposé.

Outre quelques maladresses, l'auteure ne se tire pas trop mal d'affaire, si ce n'est peut-être avec « Torrents », une nouvelle qui se veut drolatique mais qui tire un peu trop fort sur les clichés. Il faut dire que je suis mauvais public pour ce genre à la *The Grand Budapest Hotel*.

Quand l'humour de l'auteure se manifeste par la bande, il me paraît beaucoup plus efficace. Dans une lettre à la légitime (« Sous la chair »),

VÉRONIQUE BOSSÉ

une amante, s'excusant, écrit : « Lorsque j'emprunte des livres à la bibliothèque, je me fais un devoir de les rendre dans leur état initial. Il en va de même pour votre mari, que vous consentez silencieusement à me prêter. » (p. 138-139) On prend plus qu'on ne laisse de ces récits.

☆☆ ½

MAUDE POISSANT
Saccades
Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2014, 142 p., 17,95 $.

Entre deux chaises

Premier recueil de nouvelles, *Saccades* n'a pas ce surplus d'âme qui permet à ses récits de s'envoler. Ce n'est absolument pas mauvais, mais ça manque de oumpf.

À trois jours de marche du village le plus proche vit une famille décomposée. Le grand-père attend de mourir dans ses déjections alors que son fils s'emploie à se saouler avec sa bru quand il ne bat pas ses enfants. Ceux-ci sont convaincus qu'il finira par les tuer et ils décident de se sauver. Ils sortent par une nuit glaciale, volent des chevaux et s'enfoncent dans les bois. Ils doivent agir vite : « Si on passe l'aube, les chasseurs et leurs chiens vont nous trouver. » (p. 86) Le sentier se rétrécit, fouettant les flancs des chevaux qui se mettent à saigner et attirant des loups qui passent à l'attaque. Les loups mangent les chevaux et les deux enfants se réfugient dans les carcasses des chevaux avant d'être retrouvés par les chasseurs. (« Chez les loups »).

Ah.

Édouard avait dès la première fois envié celui qui sermonnait la paroisse […] *les yeux rivés sur les gestes gracieux du père Aurèle, et sur les tissus luisants de son costume, [il] avait l'impression de contempler un colosse respecté.* (p. 55-56)

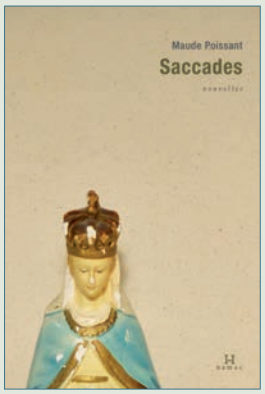
Le jeune garçon s'empresse donc de se mettre au service de son Église. Dès sa première promotion, il cafouille et est rétrogradé. Édouard ne se démonte pas, redouble d'efforts, mais constate après quelques années que ladite promotion ne reviendra pas. Le garçon demande au curé les raisons pour lesquelles son avancement est bloqué, ce dernier accepte de le recevoir en confession où notre garçon n'arrive pas à avouer la faute d'orgueil consécutive à ses désirs. Il se retourne contre l'Église, se met à fréquenter une fille qu'il épouse, mais il n'arrive pas à la satisfaire et se réfugie dans l'alcool. Il blâme le prêtre pour tous ses malheurs et finit par aller incendier l'église. (« Vertige »).

Ah (bis).

Encéphalogramme à plat

Si l'on m'avait fait subir un encéphalogramme pendant ma lecture, celui-ci aurait été à plat d'un couvert à l'autre. Dans ces onze textes, on ne trouve rien pour se fâcher mais rien pour s'extasier non plus.

Les deux nouvelles rapportées pourraient appartenir au courant néo-terroir ou carrément avoir été écrites il y a cinquante ans. Quelques autres sont de la même eau (« La martingale », où l'on mentionne un apothicaire, ou encore « Le cinquième commandement ») alors que d'autres sont résolument de facture plus moderne (« Ménage à trois », traitant d'une aspirante *cougar*, ou « Le sacrifice », qui table sur l'engouement pour les chefs de cuisine). Le tout donne l'impression de textes assis entre deux chaises, écartelés entre plusieurs styles. Aucun n'a réussi vraiment à s'incarner à mes yeux et j'ai cherché en vain un moteur ou une voix à l'auteure. La plume sait faire, mais elle n'a pas encore acquis une identité qui lui est propre. Le meilleur reste donc à venir.



MAUDE POISSANT